

à pic. Au bout de quelque temps, M. Houang me dit : « Je ne peux aller plus loin ; je préfère mourir ici. » Je lui répondis : « Profitons du désordre actuel pour nous enfuir. Les hommes qui nous suivent nous sont tout dévoués (je les avais achetés, pendant ma captivité), l'occasion est belle, profitons-en. » Et, pendant que Yu-Man-Tzé filait sur la droite avec ses hommes, nous primes la route de gauche. M. Houang, exténué de fatigue, s'assit sur le bord de la route pour se reposer ; moi, j'allai un peu plus loin me cacher dans une forêt de bambous. Mais Yu-Man-Tzé s'aperçut vite de notre absence ; il envoya de suite deux cents hommes pour nous tuer, là où ils nous rencontreraient. M. Houang était encore assis sur le bord de la route, lorsque ces hommes arrivaient. Ces bandits, émus par le grand âge de la victime et par ses malheurs, n'osaient, malgré leur cruauté, lui donner le coup fatal, quand l'un d'eux, plus féroce que les autres, s'approcha en disant : « Vous n'osez le tuer, laissez-moi faire », et ce disant, il perça la victime de sa lance. M. Houang ne poussa pas un cri. J'étais caché un peu au-dessus de la route, dans un endroit d'où je pouvais tout entendre. Ces monstres alors se partagèrent ses habits et la victime gisait nue sur la route, exposée aux outrages des gens de Yu-Man-Tzé qui fuyaient de tous côtés. Pendant ce temps, la bataille s'engageait entre les soldats et Yu-Man-Tzé. Les balles des soldats passaient par dessus nos têtes, mais je m'étais mis à couvert derrière un talus épais : je ne courais donc aucun risque de ce côté. Vers cinq heures, le feu cessa et l'on se mit à dîner des deux côtés : un des quelques hommes qui me protégeaient (un neveu de Yu-Man-Tzé) me conduisit alors chez sa sœur, qui habitait près du lieu où j'étais caché. A peine arrivé là, le feu recommença. Moi je dinai tranquillement et attendais la nuit pour fuir.

Ceux qui habitaient près de la montagne s'étaient réfugiés un peu partout dans les forêts de bambous. J'en rencontrai pas mal alors et je vous assure que personne ne m'insultait plus. Quand j'arrivais, les femmes se mettaient à genoux et me priaient de les sauver. On n'espérait plus dans Yu-Man-Tzé. On n'avait d'espoir que dans son prisonnier. Lorsqu'elles rencontraient les gens de Yu-Man-Tzé qui fuyaient, elles leur criaient : « Ne tuez pas l'Européen, remettez-le en liberté : si vous le tuez, nous sommes tous perdus. » L'épouvante régnait dans la contrée. De la montagne on apercevait la magnifique plaine qui s'étend jusqu'au delà de Long-Choung-Tchen ; à la tombée de la nuit, un brouillard épais s'étendit sur toute cette plaine ; les soldats mirent alors le feu aux maisons et je n'ai guère assisté à un spectacle plus poignant que celui de ces flammes perçant le brouillard, rougissant tout l'horizon et lui donnant l'air d'une mer en feu. De temps en temps, la fusillade recommençait et l'on entendait les cris de rage des gens de Yu-Man-Tzé, furieux de ne pouvoir atteindre les soldats avec leurs mauvais fusils. Yu-Man-Tzé fut obligé de se retirer au haut de la montagne ; mais il avait disposé des sentinelles sur toutes les routes et tous les sentiers, afin de le prévenir, si les soldats essayaient de gravir la montagne. De plus on me cherchait de tous côtés et, de la maison